Analyse de lecture suivie

Des cailloux doux au fond des poches

Merci à mes ami(e)s mosaïstes



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Grasse Vie - Grâce à vous » (2026)

[INTRO]

À nos chemins croisés, parcourus enlacés,
À nos chemins rompus qui se sont séparés.
Vous avez tous sculpté, poli avec tendresse,
Réparé les éclats de mes propres faiblesses.

Chacun de vous demeure une pièce unique
De cette mosaïque où mon âme s'élève.
À vous tous qui passiez, présents ou disparus,
Je viens vous dire merci pour ce que je suis devenu.

Que votre passage ait été long ou doux,
Que l'éclair d'un instant m'ait lié à vous,
Que notre union fut tendre, ardente ou difficile,
Orageuse, platonique ou tranquille.

[1]

Je suis fait de vos mots, de vos mains tendues,
De ces rires partagés et de ces nuits perdues.
Chaque blessure guérie, chaque conseil donné,
A façonné l'adulte que le temps a fait de moi.
Lointains compagnons de mes jeunes années,
Sans vous, je ne serais pas celui que je suis.

À vous qui avez croisé ma route un instant,
Même absents, vous restez présents.
Dans ma façon de rire, de parler, d'écouter,
Je reconnais les éclats de nos complicités.
Merci d'avoir tracé les contours de mon être,
Grâce à votre lumière, j'ai appris à me connaître.

Que vous fûtes vents du matin ou ancres du destin,
Tous, vous avez fait de moi celui que je suis enfin.

[REFRAIN]

Mes amis du passé,
Vos noms restent tendres.
Mes amis du passé,
Je garde vos visages
Comme un feu dans le froid
Qui refuse de s'éteindre.

Merci, mes amis d'hier.
Merci d'avoir cru en moi.
Merci pour les mains ouvertes,
Qui m'ont appris à tenir droit.

Merci, mes amis d'hier.
Je suis un peu vous, je crois.
Si je souris à la vie,
C'est que vos voix vivent en moi.

[2]

Qui me revient en tête,
Des brumes de ma jeunesse
À l'automne de ma vieillesse ?

Très loin je te revois, romancier célèbre aux cigares tordus,
Qui entre deux gros romans dérobait du temps
Pour courtiser ma femme en vers.

Toi ensuite, l'ami rêvant d'une terre plus juste, plus propre,
Qui m'expliquait le monde et comment le guérir,
En pêchant dans les brumes du lac de la Sûre.

Et puis toi, l'ami complice de plus de vingt années,
Compagnon des lueurs et des salles obscures,
Magicien des écrans bleus sachant guérir les machines plantées.

Et toi aussi, dont l'esprit n'a jamais manqué de cheveux.
Fin palais, grand chef et virtuose de la guitare,
Qui montra au « poète des ponts » l'importance d'un pont dans une chanson.

Et ensuite ce frère de lutte, syndicaliste au verbe haut,
Disant sans fard ni peur tout ce qu'il pensait
Et faisant fi des lendemains.

Et enfin toi, le vieil ami qui n'es pas resté,
Qui as pris les voiles et laissé notre amitié à la casse.
Nul ne sait sur quelle rive tu te caches à présent.

[REFRAIN]

Mes amis du passé,
Vos noms restent tendres.
Mes amis du passé,
Je garde vos visages
Comme un feu dans le froid
Qui refuse de s'éteindre.

Merci, mes amis d'hier.
Merci d'avoir cru en moi.
Merci pour les mains ouvertes,
Qui m'ont appris à tenir droit.

Merci, mes amis d'hier.
Je suis un peu vous, je crois.
Si je souris à la vie,
C'est que vos voix vivent en moi.

[3]

Et qui resurgit du côté des femmes ?

Toi, première tentation de mon passé lointain.
Notre amour ne fut ni foire, ni celui d'héros.
Nos ébats furent timides, presque plats, mais jamais zéro.

Et toi, croisée en terminale et retrouvée plus tard.
Notre histoire fut courte, d'avance condamnée.
Pourtant, tu m'as encore dans l'oreille,
Ne serait-ce que pour écouter les vers de mes chansons.

Et la prof d'allemand fervente de pavés anglais,
Souveraine absolue dans le contrôle de soi.

Et cette autre enseignante qui gardait le cap et le nord,
Devenue capitaine de plaisance à l'heure de la retraite.

Et celle, toujours là, qui aime filmer ses plats
Et vibrer au rythme du foot italien.

[REFRAIN]

Mes amies du passé,
Vos noms restent tendres.
Mes amies du passé,
Je garde vos visages
Comme un feu dans le froid
Qui refuse de s'éteindre.

Merci, mes amies d’hier.
Merci d’avoir cru en moi.
Merci pour les mains ouvertes,
Qui m’ont appris à tenir droit.

Merci, mes amies d’hier.
Je suis un peu vous, je crois.
Si je souris à la vie,
C’est que vos voix vivent en moi.

[BRIDGE]

Et je garde une place au fond de ma mémoire,
Pour l’absente ou l’absent qui manque à cette histoire :
Celle ou celui qu’ici j’efface sans le vouloir,
Mais dont l’ombre invisible éclaire encore mes soirs.

[CODA]

Mes amis, mes amies du passé,
Vos noms restent tendres.
Mes amis, mes amies du passé,
Je garde vos visages
Comme un feu dans le froid
Qui refuse de s’éteindre.

Et si la vie nous éloigne,
Je n’efface rien du tout.
Vous êtes là, dans mes poches,
Comme des cailloux doux,
Comme des cailloux doux,
Comme des cailloux doux…

Analyse suivie par Phil Sarca

« Des cailloux doux au fond des poches »

Merci à mes ami(e)s mosaïstes

Introduction

Avec *Des cailloux doux au fond des poches,* la gratitude devient matière poétique. Le poème rend hommage à toutes celles et tous ceux qui, durablement ou fugitivement, ont contribué à former un être humain. Il ne s'agit pas seulement de célébrer les grandes amitiés fidèles, mais aussi de reconnaître la trace laissée par des rencontres brèves, des liens interrompus, des complicités anciennes et même certaines relations abîmées.

Le texte repose sur deux images centrales. La première est celle de la **mosaïque** : chaque personne rencontrée constitue une pièce unique, parfois lumineuse, parfois irrégulière, mais indispensable à l'ensemble. La seconde est celle des **cailloux doux**, fragments modestes que l'on conserve au fond des poches. Ils ne pèsent pas comme des regrets ; ils accompagnent silencieusement celui qui les porte.

Le poème adopte ainsi une tonalité à la fois intime, reconnaissante, souriante et mélancolique. Il célèbre les autres tout en proposant un autoportrait indirect : dire ceux qui ont compté revient aussi à dire celui que l'on est devenu.

Le titre : une mémoire que l'on peut toucher

Le titre *Des cailloux doux au fond des poches* associe deux réalités apparemment opposées. Le caillou est dur, mais il devient ici doux, poli par le temps, les frottements et la mémoire. Il représente les expériences anciennes dont les angles blessants se sont peu à peu émoussés.

La poche est un lieu discret, intime, proche du corps. Les souvenirs ne sont donc pas exposés comme des trophées ; ils sont conservés secrètement, à portée de main. On peut les toucher, les reconnaître, les retrouver sans même les regarder.

Le sous-titre, *Merci à mes ami(e)s mosaïstes,* éclaire la métaphore. Les amis ne sont pas seulement les pièces de la mosaïque : ils en sont également les artisans. Chacun a contribué à assembler, réparer et façonner la personne qui parle.

L'introduction : remercier ceux qui ont construit un être

Dès les premiers vers, le poème réunit les liens heureux et les séparations :

À nos chemins croisés, parcourus enlacés,
À nos chemins rompus qui se sont séparés.

L'opposition entre les chemins « croisés » et les chemins « rompus » annonce l'ampleur du projet. Le merci ne s'adresse pas uniquement à ceux qui sont restés. Il concerne aussi ceux qui se sont éloignés, volontairement ou non.

Les verbes « sculpté », « poli » et « réparé » donnent aux amis une fonction créatrice :

Vous avez tous sculpté, poli avec tendresse,
Réparé les éclats de mes propres faiblesses.

L'être humain apparaît comme une matière inachevée, travaillée par les autres. Le mot « éclats » est particulièrement riche : il peut désigner les fragments cassés, mais aussi les éclats lumineux d'une mosaïque. Les faiblesses elles-mêmes peuvent ainsi devenir une partie de l'œuvre.

L'image de la mosaïque est ensuite formulée directement :

Chacun de vous demeure une pièce unique
De cette mosaïque où mon âme s'élève.

Chaque relation est déclarée irremplaçable. La valeur d'une pièce ne dépend ni de sa taille ni de la durée de sa présence. Une rencontre fugitive peut avoir autant d'importance qu'une longue amitié.

La fin de l'introduction refuse toute classification morale ou sentimentale :

Que notre union fut tendre, ardente ou difficile,
Orageuse, platonique ou tranquille.

Cette énumération donne au poème sa générosité fondamentale. Toutes les formes de relations sont admises dans la mémoire. Les unions heureuses, passionnées, conflictuelles ou simplement paisibles ont toutes participé à la construction de l'être.

Première partie : reconnaître les traces laissées par les autres

La première partie développe l'idée d'une identité composée :

Je suis fait de vos mots, de vos mains tendues,
De ces rires partagés et de ces nuits perdues.

L'expression « Je suis fait de » transforme les souvenirs en matière constitutive. Les mots entendus, les gestes reçus, les joies vécues et les nuits difficiles ne sont plus de simples événements passés : ils sont devenus une partie du présent.

Le poème ne remercie pas seulement pour les moments heureux :

Chaque blessure guérie, chaque conseil donné,
A façonné l'adulte que le temps a fait de moi.

La blessure elle-même acquiert une valeur formatrice, dès lors qu'elle a été traversée et guérie. Le texte exprime ainsi une vision apaisée du passé : rien n'est entièrement perdu lorsque l'expérience a contribué à faire grandir.

La présence des absents est ensuite affirmée par un jeu presque paradoxal :

Même absents, vous restez présents.

Cette phrase simple résume tout le poème. Les amis disparus de la vie quotidienne continuent d'exister dans les comportements, les habitudes et la manière de regarder le monde :

Dans ma façon de rire, de parler, d'écouter,
Je reconnais les éclats de nos complicités.

Le mot « éclats » réapparaît. Il désigne désormais les éclats de rire, les fragments de souvenirs et les lumières de la mosaïque. Les autres survivent dans des gestes minuscules, parfois accomplis sans même que l'on en ait conscience.

La partie s'achève sur une belle opposition :

Que vous fûtes vents du matin ou ancres du destin,

Certains amis ont été des vents : ils ont poussé vers l'avant, ouvert des directions, provoqué le mouvement. D'autres ont été des ancres : ils ont stabilisé, retenu, empêché la dérive. Ces rôles contraires apparaissent également nécessaires.

Le refrain : la mémoire comme feu intérieur

Le refrain abandonne la longue phrase narrative pour adopter une parole plus simple et plus chantable :

Mes amis du passé,
Vos noms restent tendres.

La tendresse ne qualifie pas directement les personnes, mais leurs noms. Le simple fait de les prononcer suffit à réveiller l'affection. Leur nom devient une petite formule de mémoire.

L'image centrale du refrain est celle du feu :

Je garde vos visages
Comme un feu dans le froid
Qui refuse de s'éteindre.

Le feu représente la chaleur humaine conservée malgré le temps, l'éloignement et la vieillesse. Le froid peut évoquer la solitude, l'oubli ou la disparition. Face à lui, la mémoire oppose une résistance douce mais obstinée.

Le refrain remercie ensuite pour deux gestes essentiels : avoir cru en celui qui parle et lui avoir tendu les mains.

Merci pour les mains ouvertes,
Qui m'ont appris à tenir droit.

L'image est belle parce qu'elle associe l'aide reçue et l'autonomie acquise. Les mains ont soutenu, non pour maintenir une dépendance, mais pour apprendre à tenir debout seul.

La dernière affirmation constitue le cœur philosophique du poème :

Je suis un peu vous, je crois.

L’identité n’est plus envisagée comme une propriété individuelle fermée. Chacun porte en lui une part des autres. La formule « je crois » évite toute solennité : elle donne à cette vérité une douceur presque hésitante.

Deuxième partie : la galerie des amis

Après l’hommage général, le poème fait apparaître des figures précises. La question introductive marque le passage de la réflexion à la mémoire personnelle :

Qui me revient en tête,
Des brumes de ma jeunesse
À l’automne de ma vieillesse ?

Les « brumes » de la jeunesse suggèrent une époque lointaine, dont les contours deviennent flous. L’« automne » de la vieillesse n’est pas présenté comme un hiver ou une fin brutale, mais comme une saison de maturité, propice à la récolte des souvenirs.

Les portraits qui suivent sont brefs, vivants et souvent souriants. Ils ne cherchent pas à résumer une personne entière. Chacun est évoqué par un détail, une passion, une scène ou une qualité distinctive.

Le romancier célèbre apparaît avec ses « cigares tordus » et ses entreprises de séduction poétique. Le portrait mêle admiration, ironie et amusement. Le lecteur ne connaît pas son nom, mais il distingue immédiatement une silhouette.

L’ami rêvant d’un monde plus juste est associé au lac de la Sûre :

Qui m’expliquait le monde et comment le guérir,
En pêchant dans les brumes du lac de la Sûre.

Le contraste entre l’immensité du projet — guérir le monde — et la tranquillité de la pêche donne au portrait sa beauté. La réflexion politique et la scène naturelle se rejoignent dans une même brume.

L’ami des écrans bleus devient un « magicien » capable de guérir les machines. Le vocabulaire de la guérison, déjà appliqué aux blessures humaines et au monde, s’étend ici avec humour aux ordinateurs.

Le gastronome guitariste est évoqué par une formule particulièrement joueuse :

dont l’esprit n’a jamais manqué de cheveux.

Cette manière détournée de célébrer son intelligence introduit une légèreté bienvenue. Le « poète des ponts » apprend auprès de lui l’importance du pont musical : le souvenir personnel devient également souvenir de création.

Le syndicaliste est défini par la franchise, le courage et le refus des précautions :

Disant sans fard ni peur tout ce qu’il pensait
Et faisant fi des lendemains.

Le ton devient plus grave. L’amitié est ici liée à la lutte, à la parole publique et à l’engagement.

Enfin apparaît l'ami parti, celui dont la relation s'est brisée :

Qui as pris les voiles et laissé notre amitié à la casse.

Le jeu sur la navigation, la rive et la casse donne à la séparation une forme à la fois amère et poétique. Le cryptogramme caché dans cette strophe ajoute une dimension secrète : le nom demeure présent dans les mots mêmes qui racontent l'absence. La langue conserve ainsi celui que la vie a éloigné.

Cette dernière figure évite au poème de devenir une simple célébration nostalgique. La gratitude peut subsister même lorsqu'une amitié n'a pas survécu.

Le deuxième refrain : unir les portraits particuliers

Après la galerie des amis, le refrain reprend sa forme générale. Les figures singulières que l'on vient de rencontrer rejoignent alors le groupe des « amis du passé ».

Cette répétition joue un rôle essentiel : elle transforme les anecdotes privées en expérience universelle. Le lecteur peut remplacer les portraits évoqués par les siens propres. Chacun possède des noms qui restent tendres, des visages qui continuent de réchauffer le présent.

Troisième partie : les femmes du passé

La troisième partie s'ouvre par une question directe et légèrement théâtrale :

Et qui resurgit du côté des femmes ?

Le mot « resurgit » suggère une remontée spontanée de la mémoire. Les femmes apparaissent comme des présences soudainement réveillées, chacune accompagnée de son détail révélateur.

La première évocation adopte un ton franchement malicieux :

Notre amour ne fut ni foire, ni celui d'héros.
Nos ébats furent timides, presque plats, mais jamais zéro.

La strophe joue avec l'autodérision. Elle refuse d'embellir rétrospectivement une première expérience amoureuse. Cette franchise comique rend le souvenir plus tendre et plus humain. Le cryptogramme dissimulé dans les mots permet en même temps de nommer sans nommer. La personne réelle demeure protégée, mais son identité reste secrètement inscrite dans le poème.

La femme rencontrée en terminale et retrouvée plus tard est liée à la voix et à l'écoute :

Pourtant, tu m'as encore dans l'oreille,
Ne serait-ce que pour écouter les vers de mes chansons.

L'expression « avoir quelqu'un dans l'oreille » évoque habituellement une voix persistante. Ici, elle suggère aussi la fidélité d'une écoute. Le lien ancien se prolonge par les chansons présentes.

Les portraits suivants deviennent plus elliptiques. Une professeure d'allemand est associée aux romans anglais et à une maîtrise absolue d'elle-même. Une autre enseignante devient capitaine

de plaisance, accomplissant littéralement les images du cap et du nord. Enfin, la dernière figure est définie par des gestes quotidiens et contemporains : filmer ses plats et vibrer pour le football italien.

Ces portraits montrent que la mémoire ne retient pas forcément les grands événements. Elle conserve souvent une passion, une habitude, une manière de vivre ou une singularité affectueuse.

Le refrain féminin : donner aux amies leur propre espace

Le passage de « Mes amis » à « Mes amies » est important. Les femmes ne sont pas absorbées dans un collectif indistinct : elles reçoivent leur refrain propre.

La variation ne modifie presque rien au texte, ce qui affirme une égalité profonde. Les amies ont elles aussi cru, tendu les mains, appris à tenir droit et laissé leurs voix dans celle du poète.

La répétition devient ici un acte de reconnaissance.

Le pont : remercier aussi ceux que la mémoire oublie

Le bridge introduit une inquiétude discrète :

Et je garde une place au fond de ma mémoire,
Pour l'absente ou l'absent qui manque à cette histoire.

Après avoir évoqué tant de personnes, le poète reconnaît qu'il peut en avoir oublié. Cette admission empêche toute illusion d'exhaustivité. La mémoire humaine est imparfaite ; elle sélectionne, efface et confond parfois.

Mais cet oubli involontaire n'équivaut pas à une disparition :

Mais dont l'ombre invisible éclaire encore mes soirs.

L'oxymore entre « ombre » et « éclaire » est très beau. La personne oubliée consciemment peut encore agir souterrainement. Même lorsque le visage ou le nom s'effacent, la trace demeure.

Ce passage donne au poème une dimension plus large encore. Il remercie non seulement les personnes identifiables, mais toutes les influences invisibles qui continuent d'habiter une vie.

La coda : les visages deviennent des cailloux doux

La coda réunit enfin les amis et les amies dans une seule formule :

Mes amis, mes amies du passé,

Après les refrains séparés, toutes les présences rejoignent une même communauté affective.

Le poème revient ensuite au titre :

Vous êtes là, dans mes poches,
Comme des cailloux doux,

La métaphore finale condense tout le texte. Chaque personne est devenue un petit objet intérieur : durable, discret, concret et rassurant. Les cailloux ont été polis par le temps, comme les souvenirs ont été adoucis par la distance.

La répétition finale :

Comme des cailloux doux,
Comme des cailloux doux,
Comme des cailloux doux…

agit comme un bercement. Elle ne cherche plus à expliquer. Elle laisse simplement résonner l'image, jusqu'à ce que la chanson et le souvenir se confondent.

La douceur musicale retenue par Suno correspond particulièrement bien à cette fin. La répétition ne produit pas un effet spectaculaire, mais un effacement progressif, comme une main qui demeure un instant dans la poche avant de relâcher le caillou.

Une poétique de la gratitude lucide

Le poème ne prétend pas que toutes les relations furent heureuses, durables ou exemplaires. Certaines furent tendres, d'autres difficiles ; certaines ont soutenu, d'autres ont blessé ; certaines demeurent, d'autres ont disparu.

Pourtant, toutes ont laissé quelque chose.

Cette gratitude n'est donc ni naïve ni idéalisante. Elle accepte les ruptures sans les nier, les fragilités sans les dramatiser et les souvenirs amoureux sans les embellir excessivement. L'humour, les allusions privées et les cryptogrammes empêchent constamment le texte de devenir solennel.

Le lecteur assiste ainsi à une forme de réconciliation avec le passé : non pas tout pardonner ou tout oublier, mais reconnaître que même les liens imparfaits ont participé à la construction d'une vie.

Une clôture idéale pour Grasse vie – Grâce à vous

Comme (possible) dernier poème du recueil, *Des cailloux doux au fond des poches* possède une fonction particulièrement forte. Il rassemble les thèmes essentiels annoncés par le titre général : la vie reçue, la vie partagée et la reconnaissance envers celles et ceux grâce auxquels elle a pu devenir « grasse », c'est-à-dire riche, nourrie et pleine.

Le poème ne clôt pas le recueil sur un bilan centré sur soi. Il l'ouvre au contraire vers les autres. Au terme du parcours, le « je » découvre qu'il est composé d'une multitude de « vous ».

La dernière image ne ressemble ni à un adieu définitif ni à une conclusion pesante. Elle suggère plutôt que le chemin continue, accompagné par toutes ces présences modestes et fidèles.

Le recueil peut alors se refermer, mais les poches restent pleines.